

PAR-DELÀ LA CENSURE : LES JOURNAUX PIRATES

Cet article est tiré de la revue du Mouvement Belge de l'École Moderne. Cela explique certaines références à une désignation des niveaux scolaires différente de la nôtre.

Les conditions

Je travaille au 3^e degré, en assouplissement du titulariat, depuis 2 ans ; je devrais écrire en cotitulariat : ma collègue — qui sans se réclamer de la pédagogie Freinet en est fort proche — s'occupe surtout des mathématiques, d'éducation physique, d'activités créatives, d'étude du milieu ; je fais aussi des activités créatives et de l'étude du milieu et puis du français. Nous avons souvent des activités communes principalement centrées sur l'approche du milieu au travers de nombreuses sorties notamment.

Nous avons donc deux groupes d'enfants (deux classes).

En 5^e année, chacun de ces groupes réalisait un journal et un livre. Un journal photocopié en format A3 rassemblant des textes imprimés, des textes frappés à la machine, voire manuscrits, des enquêtes, des comptes rendus, des débats, un journal paraissant tous les 15 jours, toutes les 3 semaines au pire. Un livre qui en fin de trimestre rassemblait les textes imprimés déjà parus dans le journal, mais cette fois tirés un à un à la presse et mis en page, illustrés. Le journal se donne (chaque élève de la classe le reçoit), s'échange (avec d'autres classes), se vend (dans l'école, dans le quartier) au numéro ou par abonnement. En 6^e année, autoritairement, j'ai imposé un journal et un livre commun aux deux classes. Je l'ai imposé parce que cela présentait pour moi des avantages pratiques, je l'ai aussi imposé dans l'espoir de mêler plus les deux classes qui instituaient leurs particularismes (qui se justifiaient par nos pratiques pédagogiques) autour d'une réalisation de groupe alors que toutes nos démarches se voulaient « traversant » les deux groupes.

Cette décision ne fut jamais bien acceptée par une majorité des enfants. Aussi les questions de contenus, comme de présentation de journal-maquettes nécessairement réalisées par des équipes restreintes — firent l'objet de nombreux conseils, l'unanimité se faisant rarement tant sur le produit fini que sur le produit futur à produire.

C'est dans ce contexte que naquirent les journaux pirates.

Les journaux pirates

Ils apparurent en début de 3^e trimestre en 6^e année, en fin de parcours donc. Pascal en lança l'idée en s'entourant de 4 copines (« le Club des 5 ») ; mais immédiatement un autre groupe se mit en place avec une assise plus large (une dizaine de collaborateurs issus des deux groupes-classes) organisé autour de Georges (l'élève problème de la promotion) et qui sortit en fait son journal (Mécanique Sanglante) avant tous les autres. Cette équipe sortira d'ailleurs deux numéros, réalisera entièrement la maquette d'un troisième et les prémisses de la maquette d'un numéro 4 ; mais seuls les deux premiers numéros seront « commercialisés ». Le « Club des 5 », de multiples fois ajourné, sortira un numéro et maquettera un second qui ne sera jamais multiplié.

Entre-temps paraissait « Hélios » — un numéro — (réalisé par un groupe inter-classes de 5 filles), d'autres maquettes (4) seront mises sur le métier sans aboutir, certaines allant cependant jusqu'au seuil de l'édition.

Un phénomène un peu marginal : un élève de la classe réalisera avec l'aide d'un copain extérieur à l'école : le journal pirate des journaux pirates ; en fait, ils achetaient tout ce qui paraissait, repiquaient ce qu'ils trouvaient bien, y ajoutaient très peu d'eux-mêmes pour maquetter un journal qu'ils vendaient hors de l'école.

Les autres journaux furent vendus dans l'école, à la porte de l'école, dans le quartier. Une bonne moitié des élèves de 6^e était partie prenante dans la réalisation de l'un ou de l'autre journal pirate, certains étaient même impliqués dans plusieurs, tous en tout cas en étaient acheteurs-lecteurs.



L'organisation autour des journaux pirates

Les divers groupes m'ont demandé à plusieurs reprises de disposer de temps pour travailler à leurs journaux. Dans un premier temps plusieurs tranches de deux heures ont été mises à leur disposition dans le cadre du travail individualisé en français ou lors des après-midi consacrées aux ateliers. Ils se sont aussi organisés hors du temps scolaire normal : ils ont travaillé pendant l'entre-classes de midi, le matin avant le début des cours — en classe —, chez eux — certains groupes se réunissant chez l'un ou chez l'autre. Les divers groupes m'ont demandé aussi de pouvoir disposer du matériel de la classe (feuilles pour réaliser les maquettes, cutter, colle, papier collant invisible, machine à écrire et aussi imprimante de la classe) ce qui leur fut accordé à condition de s'organiser pour ne pas entraver la progression du « journal officiel » ou l'impression du livre.

Pour la photocopie des maquettes, chaque groupe s'est débrouillé, certains parvenant à avoir des photocopies gratuites au bureau de telle maman ou de tel papa, d'autres se cotisant, un seul groupe fit appel à moi (« Le Club des 5 ») pour que je tire leur maquette à Education Populaire où se tire le « journal officiel ».

L'organisation dans les divers groupes a été très semblable à ce qu'elle est pour le journal officiel (plus souple peut-être, les groupes étant plus réduits) : réunion des rédacteurs (presque toujours autour d'un rédacteur-chef ne disant pas son nom, mais en fait locomotive du groupe), répartition des tâches, des espaces rédactionnels, fixation de limite-temps (rarement respectées). L'essoufflement des journaux pirates vint notamment de la difficulté de faire respecter ces impératifs (espace et temps) par tous. Les groupes ont donc fonctionné assez démocratiquement.

Les groupes ont été aussi très flottants dans le sens d'élargissement, de transferts et d'auto-exclusions (le travail déplaît ou le produit final déplaît).

Les groupements se sont faits de façon assez inattendue. Georges — déjà présenté plus haut — a travaillé dans la même équipe que Nagelle, une fille très bien mais très bonnes

manières et sans doute tête de classe (et cela aurait pu se noter dans la plupart des groupes) ; ne tenant pas compte ni des niveaux scolaires, ni — et ceci est plus étonnant — des amitiés traditionnelles, ni de l'appartenance à une classe ou à l'autre d'ailleurs.

A certains moments la rivalité entre les groupes a pu prendre des aspects exacerbés : moquerie dans les journaux réciproques, mais aussi destruction partielle des maquettes portant ces attaques.

Les contenus de ces journaux pirates

L'analyse des contenus des journaux pirates et de leur évolution — notamment de l'évolution de « Mécanique Sanglante » qui compta trois numéros maquettes et un quatrième en gestation — est très éclairante.

Dans un premier temps on trouve dans les journaux pirates tout ce qui est systématiquement — explicitement ou implicitement — refusé dans le journal « officiel ».

D'abord des textes qui ne sont pas passés dans le journal officiel soit parce qu'ils mettaient en cause, parce qu'ils tournaient en dérision d'autres membres de la classe et ce, tout à fait gratuitement, pour le seul effet d'une ironie facile, des textes en fait qui avaient été repoussés par le groupe-classe au moment où ils avaient été proposés pour le journal officiel. Il y eut aussi des textes qui avaient été acceptés dans le journal officiel, mais dont l'auteur ne mena jamais la réalisation physique (machine ou typo) à terme.

Ensuite il y eut des textes nettement plagés (surtout des poèmes), cette tendance au plagiat (ou à la déformation légère permettant l'appropriation) a été durant ces 2 ans le fait de certains élèves, une tendance pas toujours facile à détourner, à démontrer la médiocrité, à reporter sur autre chose, et même parfois — je l'avoue — à déceler. Mais plus que dans les textes, le plagiat (une appropriation par dérivation) fut manifeste dans des dessins, caricatures...

Dans la même veine des blagues copiées de livres à blagues d'un niveau culturel ultra réactionnaire ou de calendriers « petits farceurs » (du genre : ciel mon mari !).

Des jeux et des mots croisés copiés textuellement soit de notre boîte à mots croisés, soit de revues du type « Pif Gadget ». La volonté de mettre des jeux dans le journal officiel a été permanente durant ces deux ans, mes réticences aussi. J'exigeais que ceux-ci soient originaux (inventés par le rédacteur qui les proposait) ; cette exigence ne rendit pas possible la réalisation du projet — à part quelques essais pas réussis de l'avis même de leurs auteurs ! Il est très difficile d'inventer des mots croisés ou des coins de jeux graphiques nouveaux.

Au sommet du plagiat : la page une de Hello (4 pages) : la photocopie textuelle d'une page d'une revue type « Salut, les copains » présentant une « vedette » de la chanson.

Dans un domaine voisin des jeux, chaque journal se lança dans des concours divers (dessin, histoire à continuer,...) sans beaucoup de répondant venant de leurs lecteurs.

Yvan avait insisté plusieurs fois pour faire passer un roman à suivre dans le journal officiel ; je ne m'y étais pas opposé, mais j'avais exigé qu'il nous présente la trame de l'histoire, sa fin, les personnages et qu'il propose au moins trois épisodes consécutifs avant de nous lancer dans l'édition du premier. Ces exigences avaient bloqué la réalisation malgré des facilités-temps que je lui accordais et des aides techniques que je lui proposais. Il voulait composer librement



« au fil des numéros et de son inspiration ». Il trouva un vecteur bien sûr dans les journaux pirates, il participa à la rédaction de plusieurs d'entre eux (3), y plaça chaque fois un début (différent dans chaque titre) de « roman à suivre » du style policier à langage vert, mais ne proposa aucune suite, ce qui provoqua l'irritation des diverses rédactions qui attendirent vainement la page promise.

Des textes spécifiques destinés aux journaux pirates eux-mêmes et écrits pour eux se présentèrent aussi (textes mettant en cause les « professeurs »), s'en prenant aux autres journaux pirates, un édito — qui ne parut jamais — et qui se proposait d'expliquer aux lecteurs pourquoi les journaux pirates...).

Il y eut aussi les petites annonces (timbres, autocollants... comme dans le journal officiel) et puis dans « Mécanique Sanglante » la très appréciée : « Pascal cherche fille 10-12 ans très habituée au travail sexuel » (Pascal n'étant d'ailleurs pour rien dans l'annonce ; elle ne fit pas scandale parmi les élèves, elle amusa beaucoup). Ces textes connurent une évolution. Un élément important allait précipiter cette évolution : dans Mécanique Sanglante 2, les rédacteurs repiquèrent un texte paru dans la rubrique « carte blanche » du journal « officiel » (cette rubrique présentait des textes « à idées ») : un texte réclamant contre l'excès de travaux divers à domicile. A partir de là, les numéros antérieurs du journal officiel devinrent des mines : on repiqua d'abord les diverses « cartes blanches » puis les textes que l'on trouvait bien, dont des textes propres aux rédacteurs des divers journaux pirates puis simplement l'un ou l'autre texte « d'un collaborateur extérieur », texte que l'on trouvait « chouette ».

La présentation des journaux pirates

Ils furent donc tous photocopiés (comme le journal officiel) mais généralement (à une exception) sur de l'A4 (format ordinaire, donc), agrafés.

Le soin au collage (et maquettage) était assez remarquable (d'un niveau égal à l'officiel). La présentation graphique était personnalisée, certains optant pour un fond structuré de lignes tangentes, d'autres pour des articles encadrés, d'autres pour des pages aérées, d'autres pour des pages serrées : toutes options que nous avons adoptées à un moment ou à un autre pour l'« officiel ».

Le niveau orthographique était assez mauvais quoique chaque équipe ait plus ou moins un bon en orthographe comme correcteur en titre. Mais même ceux-là ne m'ont semblé accorder qu'une importance dérisoire à cet aspect. Une seule équipe me demanda de corriger orthographiquement une maquette qui ne parut pas.

La fin des journaux pirates

Pourquoi cessèrent-ils de paraître ? L'approche de la fin de l'année, sans doute ; la période d'examens qui termine dans mon école la 6^e année a changé les priorités et les préoccupations des élèves se tournèrent vers leur devenir l'an prochain : choisir un athénée, lequel, influencer l'avis des parents à ce sujet, savoir où va tel copain, telle copine.

Une certaine difficulté aussi à mener pendant longtemps un travail demandant une organisation très contraignante, des tensions apparurent aussi dans les équipes, mon parti pris de non-intervention, mon refus du coup de pouce, de mon rôle classique d'instituteur Freinet participa sans doute aussi à l'essoufflement des diverses publications.

En tous cas, personne ne déclara que « son » journal était terminé, cessait de paraître ; jusqu'à la dernière semaine, on engrangea pour les futurs numéros. Jusqu'au bout on se réfugia derrière des prétextes pour justifier la non-publication (il manque une interview, un tel dessin n'est pas au net...).

Mon attitude face aux journaux pirates

J'ai fourni aux groupes — quand ils en ont fait la demande - du temps, du matériel, une aide « intellectuelle » qui fut rarement sollicitée. Je me refusai à intervenir dans le fonctionnement des groupes tant que cela n'avait pas d'interférence avec la bonne marche de la classe ; cette intervention n'était d'ailleurs pas souhaitée. Je suis pourtant resté authentique (dans le sens rodergien) comme je le suis toujours en classe (je me suis toujours refusé d'être le maître-prêtre ou tireur de ficelles), c'est-à-dire que je n'ai



jamais caché mon avis sur tel ou tel article, tel ou tel procédé, tel ou tel journal ; sans user de cet avis pour les faire changer ; ces élèves qui me connaissent bien s'attendaient à une telle attitude, ils ont l'habitude et — je dirais — n'y portaient pas plus attention qu'à l'avis d'un autre membre de la classe.

Les autres et les journaux pirates

Les journaux pirates ont été vendus dans la cour de l'école aux élèves de l'école, à la porte de l'école aux parents d'élèves, dans le quartier, à mes collègues.

Etant donné leur contenu, leur niveau de langage, leur désordre orthographique, je m'attendais — et je mis les rédacteurs plusieurs fois en garde à ce sujet, ils ne tinrent d'ailleurs aucun compte de ces mises en garde —, je m'attendais à recevoir pour le moins des réactions défavorables des parents ou de l'institution, il n'en fut rien ! Ces journaux qui étaient porteurs de valeurs si peu scolaires ne provoquèrent pas les réactions que je prévoyais. Pourquoi ? Est-ce comme le prétendaient certains : « les enfants lisent nos journaux, mais les adultes les achètent et ne les lisent pas » — je ne crois pas que ce fut entièrement vrai. Est-ce comme le disaient d'autres que c'est moi qui suis attaché à des valeurs d'hier et que tout le monde admet les valeurs portées par ces journaux qui seraient des valeurs d'aujourd'hui.

La seule réaction de réserve vint d'un collègue qui me dit que j'aurais dû m'arranger pour que tel article mettant en cause une autre collègue ne passe pas. « M'arranger pour » ce n'est pas mon genre, dire que cet article est « dégueulasse » et qu'à la place de la collègue j'exigerais un droit de réponse, ça je n'avais pas manqué de le faire.

Les journaux pirates et le journal officiel

Les journaux pirates ont en fait tari le journal officiel qui parut régulièrement jusqu'au début mai, il fallut toute mon instance pour que le dernier soit bouclé mi-juin.



Par-delà la censure ?

Voilà donc des journaux qui sont parus sans subir aucunement une censure explicite ou implicite de ma part du moins.

Ils ont d'abord été des moyens d'expression contre la forme d'expression en cours dans la classe et ce par le niveau de langage utilisé, par les règles du groupe transgressées (le respect des autres), par les sujets abordés (les « idoles », une certaine forme de sexualité), par les interdits franchis (le plagiat), par l'éventail élargi (les blagues, les jeux). Mais cette expression différente, ces « intérêts » divergents par rapport à ceux en cours en classe, par rapport à ceux que j'induis explicitement ou implicitement, à quoi se rattachent-ils ? Au langage, à la pensée dominante, aux intérêts débités par une presse pour les jeunes d'une pauvreté à faire pleurer, par les émissions jeunes en T.V. ou en radio.

Lever la censure culturelle, gommer la part du maître c'est ouvrir grande la porte à l'expression de la culture dominante induite aux enfants par les autres lieux que l'école ou c'est du moins faire lire aux enfants leurs problèmes, leurs intérêts au travers du verre (nécessairement déformant, comme tout verre de lecture) de la culture dominante.

Une expérience négative ?

Certainement pas. Et même dans l'optique d'éducation, donc dans l'optique politique qui est la nôtre.

Bien sûr le contenu de tels journaux ne peut nous satisfaire, pourrait même nous faire croire à la vanité de notre entreprise.

Mais le type de fonctionnement qui a permis ces journaux ; les décisions qui ont dû être prises pour les faire naître, pour faire avancer l'idée, pour les réaliser, le fait même d'avoir voulu utiliser le vecteur journaux pour porter des idées ou des goûts, et ce avec des élèves de 12 ans me paraissent autant d'acquis au niveau de la méthode de travail, du travail, de la coopération — même difficile. Des acquis ? à voir bien sûr, mais certains se sont promis : l'an prochain à l'Athénée on continue — et puis même si ça ne se réalise pas, cette expérience-là, ils ne sont pas prêts de l'oublier.

Jean Dumont